

Sa domestique ouvrit la porte de son cabinet de travail.

—C'est l'oncle de monsieur... dit-elle.

—Mon oncle Pierre ! s'écria le jeune homme. Faites-le vite entrer...

Pierre Lorient franchit le seuil.

Il n'avait point sa joyeuse figure habituelle. L'expression soucieuse et renfrognée de sa physiologie le rendait presque méconnaissable.

Etienne courut à lui et lui serra les mains en disant :

—Soyez le bienvenu, cher oncle.... Mais qu'est-ce que vous avez donc ? ajouta-t-il en remarquant les traits bouleversés du brave homme.

—Ça ne va pas ! répliqua l'oncle.

—Sériez-vous malade ?...

—Ah ! si ce n'était que ça ! Tu m'ordonnerais une purge et je n'y penserais plus...

—Enfin, qu'y a-t-il ?... Pourquoi ce visage de l'autre monde ?

—Pourquoi ? Ah ! sapré tonnerre ! il y a bien de quoi ! Comprends-tu, moi, ton oncle, un vieux roublard, le doyen des cochers, on m'a roulé comme un conscrit !

—On vous a roulé ?...

—Comme un conscrit, je te dis !

—Que vous a-t-on fait ?

—On m'a volé mon fiacre !

Etienne regarda d'un air ébahi Pierre Lorient.

Ce dernier reprit :

—Oui, mon fiacre numéro 13, capitonné à neuf...

et Milord, tu sais bien, Milord, un vieux cheval qui a du sang comme pas un, et qui rendrait douze points sur vingt-quatre à tout un lot de poulains de quatre ans ! Ah ! si je tenais le gredin qui s'est fichu de moi de cette façon-là, je ne suis pas méchant, mais je l'étranglerais sans dire gare !

Et Pierre Lorient roulait de gros yeux et serrait les poings avec rage.

—Voyons... voyons... fit Etienne, calmez-vous et expliquez-moi ce qui s'est passé...

—Ah ! ça ne sera pas long...

Et le digne homme raconta comment la veille au soir à la porte d'un marchand de vin de la rue de l'Ouest, sa voiture avait disparu.

—Enfin, l'avez-vous retrouvé, votre fiacre numéro 13 ?... demanda le docteur.

—Oui, ce matin, à la fourrière, et dans quel état ? Milord à moitié fourbu... Ma boîte couverte de boue gluante et de terre glaise jusque pardessus l'impériale. Et j'ai trimé toute la nuit à pied, moi, un vieux cocher !... Et pour ravoiler le poulet d'Inde, et le sapin, il a fallu donner quinze francs ! !

—Eh bien mon oncle, vous n'en mourrez pas...

—Non, je n'en mourrai pas, mais on m'a roulé, c'est ça qui me met dans des rages bleues ! Je donnerais trente francs de plus et de bon cœur pour qu'on ne m'ait pas roulé !

—Ça passera, mon oncle...

—Bien sûr que ça passera, mais présentement ça me travaille... et comme la rue de Pontoise où se trouve la fourrière n'est pas loin d'ici, j'ai voulu venir te voir et te raconter mon guignon... ça soulage toujours un peu.

—Vous avez bien fait, mon oncle, et je compte que vous resterez à déjeuner avec moi...

—Tu ne vas donc pas à ton hôpital de fous, aujourd'hui ?

—Non, mon oncle... Je devais passer la nuit, j'ai demandé hier au directeur de me faire remplacer ce matin pour la visite...

—Alors tu as du campos... Bravo !... J'accepte ton déjeuner avec bien du plaisir... d'autant que je ne suis guère en train de travailler... Comme ça, tu as passé la nuit auprès d'un malade ?

—Non, mon oncle, j'étais à la fête...

II

—Tiens ! tiens ! tiens ! Tu vas dans des fêtes, mon gaillard ! Je parierais que tu t'es plus amusé cette nuit que moi qui trottait après ma boîte et mon bidet...

—Je n'aime pas beaucoup le monde, mais je ne pouvais refuser l'invitation d'une de mes clientes...

—Ah ! c'était une de tes clientes ?...

—Oui, mon oncle...

—Dans ce quartier-ci alors ?

—A l'autre bout de Paris, au contraire... rue de Berlin...

Ces mots firent dresser l'oreille à Pierre Lorient, qui se souvint du récit de son collègue le cocher Sans-Souci.

—Rue de Berlin... répéta-t-il. Ah ! ah !... rue de Berlin...

—Mais, oui, mon oncle... Pourquoi cela semble-t-il vous étonner ?

—Parce que ça me rappelle une petite histoire qu'un camarade me racontait hier soir, juste au moment où on me cueillait mon fiacre...

—Une histoire concernant la rue de Berlin ?

—Oui.

—Et relative à la maîtresse de la maison, ma cliente, mistress Dick Thorn ?

—Non, pas à cette dame, mais à une autre personne, une personne que tu connais... ou du moins que tu as connue...

—Une personne que j'ai connue ? répéta le jeune médecin, très intrigué du tour que prenait la conversation.

—Et même il n'y a pas encore bien longtemps. Mais j'aime à croire que depuis la fameuse broche à portrait trouvée dans mon fiacre, et la petite explication qui s'en est suivie, tu as lâché carrément la particulière...

Etienne devint pâle.

—Voulez-vous parler de Mlle Berthe Monestier ? demanda-t-il d'une voix tremblante...

—Parbleu ! s'écria Pierre Lorient... Je veux parler de la donzelle de la rue Notre-Dame-des-Champs...

—Et quelle histoire vous a-t-on racontée ? demanda le jeune homme avec angoisse.

—Une anecdote qui fait pendant à son aventure de la place Royale.

—Cette aventure, ou du moins ce que vous nommez ainsi, répliqua vivement Etienne, j'en connais maintenant les détails... La démarche nocturne de Mlle Berthe, suspecte en apparence, était innocente en réalité. Tout m'a été expliqué.

—Ah ! ah ! fit d'un air goguenard le cocher du fiacre numéro 13, on t'a donné des explications ?...

—Parfaitement satisfaisantes...

—Et, qui ça ? La demoiselle ?

—Oui, mon oncle...

—Ça t'a suffi ?

—J'ai eu des preuves que Berthe disait la vérité...

—Des preuves !... répéta Pierre Lorient. Les femmes en ont toujours à donner, des preuves, et par douzaines... Et hier soir, quand on est venu la prendre en voiture, c'était plus que jamais en tout bien tout honneur ?...

—On est venu chercher Mlle Berthe hier au soir ?... murmura le docteur stupéfait.

—Entre dix heures et un quart et dix heures et demie... Un peu, mon neveu...

—Vous en être sûr ?

—Si j'en suis sûr ? Ah ! cré coquin oui !... et mon confrère Sans-Souci un brave garçon, était chargé de cette jolie besogne.

—Et où devait-on conduire Berthe ?...

—Rue de Berlin.

—Savez-vous le numéro ?

—Sans-Souci a parlé du numéro 24.

Etienne respira plus librement. Il recommençait à se rassurer.

—De quelle part venait-on ? le savez-vous aussi ? reprit-il.

—De la part d'un nommé René Moulin.

—Je ne me trompais pas ! s'écria le docteur s'adressant à lui-même beaucoup plus qu'à son oncle. Berthe et René jouaient leurs rôles dans le tableau final... Je l'ai deviné...

Pierre Lorient l'écoutait, bouche béante, et ne comprenait guère que son neveu parût presque calme.

—Comme ça, fit-il en ricanant, l'escapade d'hier soir te semble naturelle et point compromettante ?...

—Oui, mon oncle...

—Mais tu deviens fou ! !

—Pas le moins du monde !... J'aurais dû prévoir ce que vous venez de me dire... Berthe est digne de moi, je vous le jure, et, quand je vous expliquerai sa visite à la place Royale et sa présence à l'hôtel de la rue de Berlin, vous serez le premier à convenir qu'en jugeant sur l'apparence

on risque fort de se tromper et de condamner des innocents...

Pierre Lorient ne se sentait rien moins que convaincu.

III

Tu peux m'expliquer ça tout de suite ? demanda le brave cocher.

—Non, mon oncle... le moment n'est pas venu.

—Pour lors, c'est un mystère ?

—Oui, mon oncle.

—Les mystères, tu sais, j'aime pas bien ça.

—Il en existe cependant parfois, dans les familles, mon cher oncle... Il en existe de tristes et de terribles... Nous sommes en présence d'un de ceux-là, mais soyez tranquille, l'heure est proche où tout s'éclaircira...

—Si tu as raison, tant mieux, mais moi qui ne suis pas amoureux, voix-tu, incrédule comme saint Thomas, aussi longtemps que je n'aurai pas touché du doigt la chose !...

—Eh bien ! on vous la fera toucher.

Un coup de sonnette retentissant à la porte d'entrée interrompit l'entretien de l'oncle et du neveu.

—Ça me produit l'effet qu'on vient te chercher pour un malade très pressé... dit Pierre Lorient.

La domestique entra dans le cabinet.

—Qu'y a-t-il, Françoise ?

—Monsieur le docteur, c'est un monsieur qui désire vous parler en particulier.

—Un client ?

—Non, monsieur, je ne l'ai jamais vu... Il m'a chargé de vous répéter qu'il s'appelait René Moulin...

—René Moulin ! s'écrièrent en même temps Pierre Lorient et Etienne, aussi surpris l'un que l'autre.

Etienne pensait avec inquiétude :

—Pourquoi cette visite matinale ? Il ajouta tout haut : Faites entrer... Vous vous compariez à saint Thomas, mon cher oncle... Je crois que tout à l'heure vous ne douterez plus...

La servante introduisit René.

—Qu'y a-t-il ? s'écria le médecin en voyant les traits décomposés du mécanicien. Venez-vous donc m'annoncer un malheur ?

—Un malheur ! répéta le pseudo-maitre d'hôtel. Je n'y veux pas croire encore, mais la nouvelle que j'apporte est mauvaise, et je viens vous demander un conseil et votre appui...

—Je ne vous refuserai, certes, ni l'un ni l'autre. De quoi s'agit-il ?

—Nous ne sommes pas seuls... dit René en désignant Pierre Lorient.

—Monsieur est mon oncle... Il a toute ma confiance et connaît mes affaires. Vous pouvez parler devant lui.

Le cocher du fiacre numéro 13 étudiait le nouveau venu avec attention et lui trouvait la mine loyale et le regard plein de franchise.

—Il s'agit de Mlle Berthe... reprit René Moulin après avoir salué l'oncle du docteur.

—Je le pressentais... Est-elle malade ?

—Elle est disparue.

—Disparue ! s'écria Etienne touché en plein cœur.

—Oui.

—Après avoir joué son rôle à la fête de mistress Dick Thorn ?

—Vous saviez donc qu'elle y devait venir ? fit René très surpris.

—Une circonstance fortuite me l'avait appris.

—Eh bien ! Mlle Berthe n'a point paru à l'hôtel de la rue de Berlin... Je l'ai vainement attendue... J'avais mis une voiture à ses ordres, et c'est le cocher de cette voiture qui est venu m'apprendre la disparition de la jeune fille...

—Mon Dieu ! balbutia le docteur, que signifie cela, et que devons-nous craindre ? Êtes-vous allé vous-même rue Notre-Dame-des-Champs ?

—J'en arrive.

—Eh bien ?

—Une voiture qui n'était point la mienne est venue hier au soir, à dix heures et quelques minutes, prendre Mlle Monestier... on n'a pas revue depuis...

—Une voiture qui n'était point la vôtre ? répéta Etienne. Je comprends mal...

—Je vais m'expliquer.